

Aventure

Edmund Hillary, Tensing Norgay et moi...



A l'âge de 24 ans, Sébastien Glorie

est devenu le plus jeune Belge

à avoir atteint le sommet

du mythique Everest.

Histoire d'étancher sa soif

de sensations fortes avant de

plonger dans la vie professionnelle.

PORTRAIT
GILLES TOUSSAINT

Le souffle court, les idées plus très claires, il a effectué un dernier pas. Face à lui, le ciel. Derrière lui, le ciel. Partout, le ciel. En arrière-plan, les pics himalayens qui se découpent dans le bleu profond.

Un éclat s'allume dans son regard. D'un ton posé, il raconte l'état d'épuisement extrême, le mal de crâne permanent, le manque d'oxygène qui rend quelque peu euphorique, les sentiments indéfinissables qui s'emparent de lui à ce moment précis, quand il a soulevé LA montagne... Quarante-cinq minutes sur le toit du monde, le timing du rendez-vous fut serré. Le temps de prendre quelques photos, de s'alimenter, de congratuler ses partenaires de cordée, avant d'entamer la descente. Non moins périlleuse.

Le 27 mai dernier, Sébastien Glorie est devenu, à 24 ans, le plus jeune Belge à atteindre le sommet de l'Everest, 8 850 mètres de sueur et de douleur. De doutes, parfois. L'aboutissement d'un an et demi d'efforts intensifs. La récompense de ces heures d'entraînement souvent effectuées en solitaire. La démonstration faite aussi à ceux qui ont douté, qui n'ont pas toujours compris ou, plus simplement, qui avaient peur pour lui, qu'il a eu raison de s'accrocher à son rêve.

"Il en parlait depuis 2000, quand on est entrés en 1^{re} année à l'Ichec", confie son ami Geoffrey. "Au début, on était tous un peu étonnés, mais on a vu qu'il était vraiment déterminé. Il se donnait à fond dans ce qu'il faisait. C'est d'ailleurs quelque chose qui ressort du caractère de Sébastien : quand il est vraiment décidé, il ne lâche pas. Et puis il a les pieds sur Terre." Une qualité indispensable pour qui veut en tutoyer le sommet.

Sa grand-mère, Monique – "une femme exceptionnelle qui est la seule personne à m'avoir supporté, du début jusqu'à la fin de

■ L'expérience de la haute altitude et les "frissons" procurés par ces conditions extrêmes se méritent et demandent une lourde implication personnelle.

l'expédition –, ne dit pas autre chose. "Mon petit-fils a toujours été un garçon très volontaire. Quand il commence quelque chose, il va jusqu'au bout." Bien sûr, concède-t-elle, le projet lui a paru "un peu fou" et a généré son lot d'inquiétudes. "Mais après tout, je me suis dit : pour quoi pas ? C'est une belle aventure quand on est jeune. En quelque sorte, cela remplace le service militaire. C'est une école de volonté où l'on apprend à être solidaire avec les autres."

Le goût du défi

Rien, pourtant, ne prédestinait ce jeune Bruxellois à se lancer dans pareille aventure. Si dans la famille, on a toujours eu "la bougeotte", cela se traduisait surtout par des vacances "camping" dans les Pyrénées françaises ou les Alpes italiennes, avec à la clé quelques petits treks. Sans plus. "A cette époque, marcher m'emmerdait plus qu'autre chose", s'amuse l'intéressé. "Je préférerais nettement rester au bord de la piscine du camping." Et s'il a touché à beaucoup de sports différents – tennis, foot, tennis de table, badminton –, ce fut toujours en dilettante.

Le déclic, il le situe vers l'âge de 16 ans, un jour de vacances où son papa et l'une de ses deux sœurs se sont lancés à l'assaut du sommet du Mont Valier, qui culmine à... 2 938 mètres. "Je n'avais pas voulu les accompagner, mais dans la soirée, le père du gérant du camping, avec qui nous nous étions liés, est venu me proposer de démarrer avec lui le lendemain matin pour les rejoindre et les surprendre au sommet." Le côté "challenge" de cette ascension exprime l'emballage. "L'idée de faire en un jour ce que les autres faisaient en deux m'a motivé", avoue un garçon qui ne semble pourtant guère fanfaron. Ainsi fut dit, ainsi fut donc fait. "Cela a été ma première expérience de ce

que je considérais alors comme de la haute altitude. Cela m'est resté."

Pour autant, les années qui vont suivre ne connaîtront pas une ruée vers les sommets. La montagne, il l'appréhende passivement au travers de la lecture de nombreux livres ou de la vision de films sur le sujet. "C'est à la suite de la vision d'un film au Futuroscope à Poitiers que cela s'est révéilé", soutient d'ailleurs grand-mère Monique, contredisant quelque peu la thèse officielle.

En somme, le "virus" se réveillera plus fort que jamais au sortir des études, en 2005. "J'avais envie de connaître une autre expérience de l'altitude, d'escalader des 5 000 ou des 6 000 mètres pour voir quelles sensations cela procurait." Au Kilimandjaro (5 895 m) en compagnie de son père fin 2005, succéderont l'Aconcagua (6 962 m), puis le Mc Kinley (6 194 m) et le Cho Oyu (8 201 m) dans le courant de l'année 2006. Autant d'expériences qui lui ont permis de s'aguerir aux impitoyables lois de la montagne. Comme ces quatre nuits passées sous la tente sans fermer l'œil, bloqué dans une tempête au dernier camp du Mc Kinley... Autant d'escalades initiatiques sur le chemin qui devait le mener à cet objectif ultime : l'Everest.

Mais pour en arriver là, celui qui se décrit comme quelqu'un de "réserve et ayant davantage tendance à écouter qu'à prendre la parole" va devoir batailler pour imposer ses vues. "J'ai dû sortir de cette réserve. Pendant un an et demi, j'ai dû m'affirmer parce que tout le monde n'était pas forcément derrière moi. J'ai essayé pas mal de critiques. On m'a dit que je ferais mieux de bosser au lieu de glander et de dépenser l'argent que je n'avais pas encore gagné. C'était parfois difficile de faire comprendre à ma famille et à mes amis que je voulais connaître cette expérience avant de me lancer dans la vie professionnelle." Il est vrai qu'avec une licence d'économie en poche, bien des jeunes hommes de son âge affichent des ambitions davantage tournées vers la quête d'une berline allemande

EN 1921, HARCELÉ PAR DES JOURNALISTES QUI L'INTERROGEAIENT SUR CE QUI MOTIVAIT SON OBSESSION À VOULOIR GRAVIR L'EVEREST, L'ALPINISTE BRITANNIQUE GEORGE MALLORY EUT CETTE PHRASE RESTÉE CÉLÈBRE : "BECAUSE IT HERE" ...



DR

que celle de l'inutile, fût-elle hors norme. Difficile d'expliquer l'inexplicable. En 1921, harcelé par des journalistes qui l'interrogeaient sur ce qui motivait son obsession à vouloir gravir l'Everest, l'alpiniste britannique George Mallory eut ainsi cette phrase restée célèbre : "Because it here" ("Parce qu'il est là")...

A force d'obstination et de persuasion, Sébastien finira donc par obtenir gain de cause. "Après une grande négociation et moyennant un remboursement échelonné", ses parents acceptent de lui prêter l'argent nécessaire (près de 60 000 dollars) à la concrétisation de son projet. "Rien que le permis pour grimper l'Everest coûte 10 000 dollars. Et puis il y a les guides et toute la logistique : les radios, l'oxygène... Je me suis adressé à une équipe très professionnelle qui organise ce genre d'ascension depuis plusieurs années. Je les ai choisis parce que je voulais la faire dans des conditions optimales et en limitant en partie le danger."

Le titre de "plus jeune Belge à grimper l'Everest", glisse-t-il au passage, "c'était surtout un truc marketing - qui n'a pas marché - pour tenter de décrocher des sponsors. Mais je n'y accorde pas plus d'importance que cela".

Passionné d'actualité et de politique, Sébastien emmènera quelques livres dans ses bagages. L'un consacré à Hamas et deux autres exposant des points

de vue opposés sur les vices et vertus de la globalisation. Aucun roman, bizarrement ? "Je suis quelqu'un qui a beaucoup d'imagination et quand je lis un roman, je commence à me créer ma propre histoire dans ma tête et je finis par tourner les pages sans plus rien retenir", explique-t-il. Un lecteur MP3 gorgé de ses morceaux préférés - "musique du monde, latino, pop, un peu de techno" - viendra compléter ce "pack distraction".

Une souffrance commune

Le 1^{er} avril, c'est donc le départ pour le camp de base du mythique Sagarmatha (le nom népalais désignant le sommet de l'Everest) pour une période d'acclimatation qui va durer soixante jours. "J'ai eu beaucoup de chance avec les conditions climatiques. Le plus difficile, ce fut surtout la durée. Pour s'habituer au manque d'oxygène, on fait des allers et retours progressifs vers les camps d'altitude. A chaque nouvelle étape, cela devient de plus en plus difficile. On dort moins. On mange moins. On respire moins bien. Le mal de tête s'ins-

talle. La fatigue s'accumule et le corps récupère de plus en plus mal. Il y a des journées où l'on se demande vraiment ce que l'on est venu faire là à claquer tant d'argent et à se geler dans la tente."

Et lorsqu'on lui suggère que ce genre d'expédition reste affaire d'effort individuel, lui répond plutôt y voir "une souffrance commune" partagée entre les membres de l'expédition. "Quand on atteint le sommet, l'ambiance est exceptionnelle. Nous l'avons escaladé par le versant sud du côté du Népal. On a rejoint des gens qui l'avaient fait par le versant tibétain et qui étaient passés par les mêmes difficultés que nous. Même si cela devient de plus en plus touristique et s'il y a des gens qui ne devraient pas être là parce qu'ils n'ont jamais fait de montagne, une fois au sommet, on reste tous des grimpeurs animés par une passion et un objectif communs."

S'il concède avoir dévoré les ouvrages sur le premier conquérant de l'Everest, Sir Edmund Hillary, Sébastien ne revendique aucun modèle dans l'univers

des aventuriers des sommets. "Même si je respecte beaucoup quelqu'un comme Alain Hubert qui, lui, est dans le registre de l'exploit et de la découverte, moi, je ne fais que suivre ce qu'ont déjà fait d'autres gens", reconnaît-il avec modestie.

Et maintenant, de quoi sera fait l'avenir ? D'une année complémentaire en économie à Louvain puis, espère-t-il, d'un emploi dans une multinationale. Un métier qui lui permettrait de bouger.

Devenir un professionnel de la montagne ne le tente-t-il pas ? "C'est une activité très difficile, très exigeante où l'on n'a pas de vie de famille. J'ai beaucoup d'admiration pour ces gens qui ont la responsabilité de la vie des gens qu'ils guident entre leurs mains, mais je ne me vois pas vivre dans la montagne, ça, c'est sûr."

En attendant, il espère tout de même trouver des sponsors pour se lancer, d'ici deux ans, dans l'ascension du K2, le deuxième plus haut sommet de la planète. Histoire de ressentir une fois encore ce "petit coup d'adrénaline", d'être habité par ces "sentiments inoubliables" qui s'emparent de l'homme dans ces conditions extrêmes et de contempler encore ces paysages irréels baignés par un lever de soleil à 8 000 mètres d'altitude.

Histoire de s'offrir au nouveau le privilège d'un tête à tête avec le ciel. D'un tête à tête avec soi-même. ■